

LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH



**HANS-RUDOLF HITZ
ET L'ÉCRITURE DE GLOZEL**

Patrick Ferryn

Janvier 2015

Hans-Rudolf Hitz et l'écriture de Glazel

De Glazel au glozélique

Parmi tous ceux qui ont tenté de percer le mystère des inscriptions de Glazel, depuis leur découverte en 1924, le Dr Hans-Rudolf Hitz (1932-2013) occupait sans conteste une place prépondérante par la rigueur et la pertinence de ses recherches.



Hans Hitz était né le 22 juin 1932, à Zurich, en Suisse ; il fréquenta le Gymnase de Berne où il apprit notamment le latin, le grec et l'hébreu, s'intéressant de près à la préhistoire et participant à des fouilles officielles dans des grottes et des habitats sur pilotis. Attiré par les sciences naturelles, il sortit ensuite de l'université de Berne en 1962, diplômé en chimie et en biologie, et poursuivit une carrière de microbiologiste dans l'industrie chimique à Bâle. Retraité en 1994, il se lança alors dans l'étude de langues anciennes comme le gaulois, le gallois, le sanskrit, le hittite, le mycénien, le phénicien et d'autres encore. Pendant plus de trente ans, il se concentra sur les inscriptions de Glazel, auxquelles il consacra de nombreuses publications en français, anglais et allemand.

En 1975, son cousin visita le musée de Glazel et en ressortit très impressionné. Il y acheta une série de cartes postales qu'il lui adressa aussitôt, sachant qu'il serait intrigué. Ce fut le début de sa passion pour l'écriture de Glazel. Mais notre homme, féru d'histoire et de linguistique, n'eut l'occasion de se rendre à son tour sur les lieux qu'en été 1978, où il rencontra Émile Fradin, inventeur du gisement, ainsi que le Dr Max Vauthey, éditeur de la Revue Archéologique du Centre de la France, avec lequel il demeura longtemps en contact.



Le hameau de Glozel. (© P. Ferryn)

Lors de cette première descente au champ Duranthon (rebaptisé Champ des Morts après les découvertes), où il reviendra à maintes reprises, guidé par Émile Fradin, Hans Hitz fut frappé par la conformation toute particulière des lieux, au pied d'un vallon pentu bordé par le Vareille, et l'orientation des fosses qui livrèrent le mobilier (nord-sud et est-ouest). D'emblée, il lui apparut que le lieu avait eu une fonction cultuelle et/ou funéraire et n'avait rien d'un habitat. Qu'est-ce qui avait donc motivé les « Glozéliens » à choisir ce site encaissé ? La présence de l'antique symbole universel du svastika, communément associé au Soleil, sur plusieurs objets de la collection, et aussi de viseurs constitués par des marqueurs naturels et des hauts lieux remarquables dans la région entourant Glozel, d'où l'on avait notamment exhumé des artefacts offrant un air de famille avec ceux du Champ des Morts, interpellèrent Hans Hitz. Il en vint alors à supputer que l'on avait affaire à un système d'axes orientés sur des événements astronomiques, solaires, lunaires et stellaires, comme les solstices ou les équinoxes, propres à l'établissement d'un calendrier. En 1986, avec l'aide du Pr Heinz Schilt, de Bienne, astronome et mathématicien, et de Walter Knaus, un ami s'intéressant particulièrement aux pierres à cupules, il fit une série de relevés astronomiques dans les environs de Glozel : « Comme point d'observation, nous choisîmes le Rez de Montauban – situé à Puyravel et non loin de Chez Guerrier et de Glozel – avec une hauteur représentative de 646 m. Depuis ce promontoire, avec l'aide d'un théodolite, nous relevâmes les coordonnées des viseurs astronomiques marquant la course du soleil et de la lune en direction de l'est, du sud-est, du sud et du sud-ouest, et nous calculâmes, avec un ordinateur, les dates pour une période celtique et gallo-romaine. » (Gerard, 2013)

Conscient de l'important décalage temporel, il prit néanmoins pour hypothèse de travail que les bâtisseurs de mégalithes en Europe, qui avaient inscrit les mêmes préoccupations astronomiques dans leurs monuments et alignements, avaient parlé une langue qualifiée de proto-celtique dont serait issu le pré-celtique. Les premiers travaux de Hans Hitz en matière de linguistique à Glozel consistèrent donc à débusquer les racines se cachant derrière les vocables désignant des corps célestes mais aussi dans la toponymie des sites mégalithiques et autres hauts-lieux liés à un passé reculé. Partant de là, il en arriva à poser que l'écriture glozélienne se composait de différents symboles : figuratifs, mnémoniques, numériques et phonétiques. Au fil des ans et après avoir patiemment comparé les signes glozéliens au corpus des textes celtiques de Gaule,

du nord de l'Italie et du sud de la Suisse, aux alphabets grec, étrusque et latin, Hans Hitz conclut qu'« il a existé à Glozel un alphabet primaire [...] qui pourrait reposer sur les anciens textes celtiques, voire gaulois cisalpin, transalpin et lépontique, et [contenant] probablement 17 (?) lettres » (Hitz, 1999). Il fit remonter cet alphabet primaire aux environs de 300 avant J.-C. Il se serait mué en un alphabet développé, baptisé le « glozélique », comprenant les 17 lettres du premier, augmenté de certains apports de divers alphabets de l'Âge du fer et d'innovations locales. Ce « glozélique », apparu vers 200 avant notre ère, comporterait 26 signes alphabétiques et 40 à 50 signes particuliers, soit des ligatures et des consonnes géminées (hypothétiques). Au total, il y aurait ainsi quelque 80 signes, alors que le Dr Antonin Morlet en avait inventoriés 111 (Gossart, 2002).

Des traductions à foison

Fort de ces constatations, Hans Hitz se mit alors à déchiffrer et traduire plusieurs inscriptions de Glozel, sur tablettes ou poteries d'argile, galets ou os. Sur l'une de ces tablettes, il identifia l'expression *nemu Chlausei*, apparentée au gaulois *nemeton*, signifiant « enclos sacré » (voir encadré). *Nemu Chlausei* aurait ainsi pour sens « enclos sacré de Glozel » (*Chlausei* étant la forme génitive de *Closau*).



V Y N T H J A
W I I I T Y X A)
I A = H K O Y Z I
A I = V A V L S I
(< > U N = W W
H J A F J = I T J X
L A I X O Y L S I A T
V Y < = Y T A X
W J T X F = X
_ _

Photo et texte d'une tablette d'argile de Glozel, retranscrit et traduit par H.-R. Hitz :

« Vun Tunos (l') a offert à Camu Itotagos, (fils d')

Ekhen Kousaios.

Le toulousain Kikic est venu avec (?)

(l'a emporté ?) au nemeton de Glozel.

Lapios a vaincu (?) à Toulouse (sur) Vepos

Tunos, (fils de) Lapitios Vetios. »

Cette découverte conforta l'hypothèse de départ de Hans Hitz, à savoir que Glozel aurait été une sorte de lieu de pèlerinage où l'on venait déposer des objets votifs ornés de dédicaces, ce qui pourrait expliquer la diversité des graphies répertoriées. Le « glozélique » serait une langue indo-européenne, plus exactement une langue celtique « apparentée peut-être au gaulois, selon certains mots, idionymes et formes verbales », que Hans Hitz situait entre le Ve ou IVe siècle avant notre ère et le Ier siècle après J.-C.

Celtique ?				? Celtique		Grec	Etrusque	Latin		
'Glozélique'		Phénicien Xe siècle av. JC.		Glozélique	Gaulois cisalpin	Léontique	Grec de l'Ouest	Etrusque	Latin	
→ (France) Ve siècle av. JC. IIIe s. av. JC. ?				→	→ ←	→ ←	→	←	→	
				(France)	(N d'Italie)	(S de Suisse/ N d'Italie)	(Grèce)	(N d'Italie)	(Centre d'Italie)	
				Ve siècle av. JC. Ier s. ap. JC. ?	IIIe siècle av. JC.	VIe s. av. JC. av. JC.	VIe siècle av. JC.	Ve siècle av. JC.	IVe s. Ier s. av. JC. ap. JC.	
'Alphabet primaire'						Gola- secca	Luga- no		Latin	Latin cursif
a	λ Λ			λ λ Λ Λ ^	A	Λ	Λ λ	Λ Λ	Λ	λ λ Λ
b	β ?	+	a	β ?			β β		β	β
c (g/k)	ϰ	ϰ	b	ϰ			ϰ ϰ	ϰ ϰ /w	ϰ	ϰ ϰ /p
d	ϰ	^	c (g/k)	Δ Δ Δ			Δ Δ		Δ	Δ
e	≡ =	≡	d	≡ ≡	≡ E	≡	≡		≡	≡ ≡
f/v (w)	ƒ ʃ	ϳ (Y)	e	ƒ ʃ		ʃ ʃ	ƒ ƒ		ƒ	ƒ
z		ʃ (Y)	f/v (w)			ʃ				
ch (hêta)		I ~	z	⊞ ⊞ ?		⊞	I	I # ±	I	
th		⊞	ch (hêta)	⊞ ⊞			⊞ ⊞	⊞ ⊞	⊞	⊞
i	ι	ι	th			ι	ι	ι	ι	ι
k	κ	κ	i			κ	κ	κ	κ	κ
l	λ	λ	k	κ κ >	κ κ	κ κ	κ	κ	κ	κ
m	μ	μ	l	λ λ λ λ	λ λ	λ λ	λ	λ	λ	λ
n	ν	ν	m	μ μ μ μ	μ μ	μ μ μ μ	μ	μ	μ	μ μ μ
o	ο	ο	n	ν ν ν ν	ν ν	ν ν ν ν	ν	ν	ν	ν ν
p	π	π	o	ο ο ο ο	ο ο	ο ο	ο	ο	ο	ο ο
q		ϰ	p	π π π π	π	π π	π	π	π	π ε
r	ρ	ϰ ϰ	q	∞ ?	∞	∞	∞	∞	∞	∞
s	σ	σ	r	ρ ρ			ρ	ρ ρ	ρ	ρ
t	τ	τ	s	σ σ	σ	σ	σ	σ	σ	σ
u	υ	υ	t	τ τ τ	τ τ	τ τ	τ	τ	τ	τ
j			u	υ υ υ υ	υ	υ υ	υ υ	υ υ υ	υ	υ
ph			ph	ϰ ?			ϰ ϰ	ϰ		
kh			kh				ϰ ϰ	ϰ ϰ		
ks/x			ks/x				ϰ ϰ	ϰ ϰ		

Les 17 lettres de l'alphabet primaire de Glozel (colonne de gauche) et les 26 signes du « glozélique » comparés à d'autres écritures. (d'après H.-R. Hitz)

Le Dr Morlet, pour sa part, s'est toujours cantonné à une description et une approche analytique des inscriptions de Glozel, laissant à d'autres le soin de s'évertuer à les déchiffrer et ce, dès les débuts de la controverse. Le premier, dont la tentative est restée mémorable, fut Camille Jullian, le grand historien des Gaules. En août 1926, parut dans *L'Écho de Paris* un compte rendu par Henry de Varigny des trois premiers fascicules signés par Morlet et Fradin. Il y exposait en détail une opinion que s'était réappropriée le Dr Morlet quant à l'invention par l'Occident du premier alphabet. Quelques jours plus tard, Jullian adressait une lettre à de Varigny, qui fut ensuite publiée dans *Débats*. Il y exposait que « cet alphabet » n'était aucunement néolithique, ne s'agissant que d'écriture cursive latine du temps des empereurs Antonin ou Sévère (soit entre 138 et 211 de notre ère). S'il qualifiait la trouvaille de curieuse, au point de vue archéologique, les tracés sur les briques n'étaient rien d'autre que de banales formules magiques, propres au domaine de la sorcellerie. Bref : du « bric à brac » de sorcière, des *laminae litteratae* sorties d'une *officina*

feralis. Déchiffrer le glozélien devint bientôt un aimable passe-temps auquel s'attelèrent amateurs éclairés et épigraphistes renommés, comme le recense Joseph Grivel dans son ouvrage indispensable à tout chercheur curieux de Glozel (Grivel, 2003) : en 1929, le professeur Cejador s'attaqua à la traduction au moyen de l'eskuara, la langue basque ; René Gattefossé, par le berbère, entre 1927 et 1939 ; l'instituteur Levistre, par le chaldaïque (chaldéen), en 1934 ; l'ingénieur F. Butavand, par le grec, en 1926-27 ; Daniel Voelter, théologien hollandais, par l'hébreu, en 1928 ; Biedermann, par un hébreu plus récent et les runes scandinaves, en 1930 ; Georges Radet et Charles Bruston, par le latin également, tout en contestant néanmoins les traductions de Jullian, respectivement en 1927 et en 1928 ; Gleye, par le ligure, en 1930. Le lieutenant-colonel de Saint-Hillier y vit pour sa part du punique, qu'il traduit à partir de l'arabe moderne, entre 1925 et 1929 ; Butavand, encore lui, hasarda d'autres traductions par le tiffinagh, entre 1927 et 1929 ; Arthaud, par « un vieux dialecte turc, la langue du Tourfan, apparentée au chinois, au mongol, au mandchou... », en 1928, etc. (Grivel, 2003). « *Deliramenta !* » devait s'exclamer Salomon Reinach, dans le premier tome de ses *Éphémérides de Glozel*, en 1928, déplorant ces trop nombreuses tentatives qui s'infirmèrent les unes les autres et jetaient le discrédit sur l'affaire de Glozel, déjà suffisamment décriée et embrouillée.

Plus près de nous dans le temps, mais reposant sur des données appréciablement plus étayées, signalons encore les contributions du philologue anglais le professeur B.S.J. Isserlin, de l'université de Leeds, et de son confrère T.D. Crawford, de l'University College de Cardiff.

C'est suite aux encourageants résultats des premières datations de céramiques de Glozel par la méthode de la thermoluminescence, dans les années 1970, que ces spécialistes ont accepté de se pencher sur le matériel épigraphique, à la demande de leur compatriote Hugh McKerrell. Celui-ci avait conduit une partie de ces analyses à Oxford, conjointement avec le professeur Vagn Mejdhal, au Danemark, le Dr Henri François et Guy Portal, en France ; elles avaient établi de manière scientifique l'authenticité et l'ancienneté de certains des objets de la collection, en les situant à une époque gallo-romaine, (McKerrell *et al.*, 1974).

Isserlin souligna qu'étant donné l'isolement de Glozel, perdu au fond d'un massif forestier, loin de tout centre de civilisation, il ne serait pas surprenant d'être en présence d'inscriptions inintelligibles, truffées de signes inversés et de barbarismes. (Hans Hitz concédait d'ailleurs volontiers ne pouvoir comprendre qu'une partie des textes, à l'inverse de la plupart des traducteurs que rien ne semblait rebuter, mettant ainsi en évidence des inscriptions atypiques et totalement illisibles pour lui.) Isserlin fit ensuite un utile rappel des écritures en usage en France dans l'Antiquité, à savoir : l'alphabet grec qui s'implanta à Marseille vers 600 avant notre ère pour s'étendre progressivement ; l'écriture ibérique vers 300 avant notre ère, mais plus au nord ; l'alphabet étrusque du Nord, qui fut utilisé à la même époque à l'est du Rhône ; et finalement, l'alphabet latin, attesté en Gaule avant les campagnes de César et principalement durant la période impériale qui suivit. Quant au phénicien, ou à sa ramification punique, on n'en retrouve aucun témoignage en France. Pour ce qui est des analogies présumées entre le phénicien et l'écriture de Glozel, relevées par René Dussaud, un des principaux opposants historiques à l'originalité du gisement, Isserlin estima qu'en dépit de sa grande réputation, il est difficilement compréhensible qu'il ait pu reconnaître un tel alphabet sur le mobilier livré par le Champ des Morts. Les rapports avec les alphabets grecs ou étrusques ne sont pas davantage convaincants, ne présentant qu'un nombre limité d'analogies. Celles-ci sont toutefois plus étroites avec les alphabets ibériques, selon Isserlin, de préférence ceux du Sud-Est ibérique que ceux du Nord, mais ceci ne vaut que pour une partie des signes. Il reste enfin la ressemblance avec les lettres latines, chère à Camille Jullian, mais là également elle ne serait que partielle (Isserlin, 1976).

T.D. Crawford inaugura l'ère de l'assistance de l'informatique dans l'étude des inscriptions de Glozel – nous étions alors au milieu des années 1970 – en soumettant à l'analyse d'un ordinateur un corpus de 34 tablettes du musée de Glozel, en vue d'établir une comparaison statistique avec les corpus d'autres langues connues comme le basque, le berbère, le chinois, le finnois et l'ibérique. Le verdict fut significatif : « [...] le corpus examiné ne présente aucune des caractéristiques d'un texte établi dans une langue naturelle et les méthodes linguistiques ne permettent pas de déterminer l'authenticité du matériel. Seules des méthodes ressortissant à d'autres disciplines pourraient établir la possibilité d'une fonction non linguistique de ces tablettes inscrites. » (Crawford, 1977) Sur base du corpus examiné, Crawford établit avec certitude que l'écriture n'est pas alphabétique, en raison du nombre trop élevé de signes. Elle n'est pas davantage idéographique, à la chinoise, en raison cette fois du trop peu de signes. Il évoqua alors la possibilité d'une « espèce de syllabaire », à l'instar du Linéaire B : « Pour qu'un tel syllabaire comprenne tous les phénomènes d'une langue, si x représente le nombre des consonnes et y le nombre des voyelles, le nombre des signes du syllabaire doit être $y(x + 1)$. Par exemple une langue comportant 17 consonnes et 7 voyelles (combinaison assez ordinaire) exigerait un syllabaire de 126 signes. Il s'ensuit que, si la langue hypothétique de Glozel possédait un nombre moyen de phonèmes et une écriture efficace représentait les syllabes ainsi formées, alors le nombre des signes dans le matériel glozélien est tout à fait compatible avec l'hypothèse d'un syllabaire de ce type simple. » (*Ibidem*) Et Crawford de conclure en plaidant – déjà à l'époque ! – pour des recherches plus approfondies avec l'aide des techniques de datations modernes et la poursuite des fouilles à Glozel.

Le casse-tête glozélien

Tandis que Hans Hitz poursuivait et approfondissait ses recherches, n'hésitant jamais à partager le fruit de ses travaux et honorant de sa présence nombre de rencontres à Vichy avec ceux qui avaient foi en l'originalité des collections de Glozel et finiraient par former le CIER, d'autres ici et là tentèrent aussi l'aventure du décryptement des inscriptions. Le site web du musée de Glozel mentionne les efforts faits au cours des dernières décennies : les Américains Donal B. Buchanan, en 1981, pour lequel les tablettes de Glozel, importées par des marchands carthaginois, dateraient du IV^e ou du V^e siècle avant J.-C., et attesteraient d'un langage vraisemblablement sémitique, et Dean Clarke qui y voit quant à lui une écriture « azilienne » qu'il date de -6000 à -10 000 ; Herbert Sauren, philologue allemand, qui propose d'interpréter la plupart des textes en écriture ibérique par des langues sémitiques antiques, procédant de même avec les inscriptions de Glozel ; les Italiens Mary Jamil (l'Europe serait le berceau de l'invention de l'écriture et celle de Glozel serait l'expression d'une langue indo-européenne proche de celles en usage dans des temps préhistoriques dans les régions du Danube, au Valcamonica et à Mycènes), et Gigi Sana, en 2005 (un alphabet *delphique* grec très archaïque, dont l'auteur pense avoir retrouvé des exemples dans le nugaritique de Sardaigne) ; les Turcs Halûk Tarcan et K. Mirsan, en 1992 (déchiffrant du proto-turc sur une tablette et un galet, ils avancent que Glozel était une colonie étrusque) ; le Brésilien Paulo Stekel, en 2006 (qui y trouve des similitudes avec le système d'écriture brahmi/devanagari d'Inde ancienne et le sumérien) ; et les Français Marie Labarrère-Delorme (une écriture de type alphabétique, de souche pré-indo-européenne, implantée au Néolithique, correspondant à un très vieux fond existant au Magdalénien), Jacques Jarry (la langue de Glozel est très probablement un ancêtre du slavon et la plupart des signes seraient empruntés au phénicien ou à l'hébreu ancien), et Jean-Clément Taffanel (un établissement chaldéen et une écriture libyque).



Une urne dite « à masque néolithique » typique de Glozel, portant des inscriptions. (© P. Ferryn)

Certaines de ces positions plongent cependant dans un abîme de questionnements car le principe d'économie des hypothèses du bon vieux rasoir d'Occam rend sybillin une présence chaldéenne, phénicienne, libyenne, ou carthaginoise dans le Champ des Morts, au fond d'un vallon perdu de la Montagne Bourbonnaise. Certes, en cette année 2014, marquant le 90^e anniversaire des découvertes de Glozel, le moins qu'on puisse dire des travaux de datation du mobilier (par thermoluminescence pour les céramiques et par carbone 14 pour les ossements) est qu'ils soulèvent toujours une profusion d'interrogations ; ils obligent en effet à prendre en compte une première période de présence humaine à la charnière de l'ère chrétienne, puis une seconde entre le X^e et le XIV^e siècle, plus marquée semble-t-il au cours du XIII^e siècle. En regard des datations par TL, environ 2/3 des objets en argile affichent une date entre 300 avant J.-C. et 100 après J.-C. (McKerrell, 1999). Dans cette perspective, les travaux de Hans Hitz qui démontrent qu'un grand nombre des signes de Glozel représentent des lettres en usage à l'Âge du fer jusqu'à la période gallo-romaine, sont cohérents. Ils sont aussi nettement plus raisonnables par rapport à ce que l'on sait des populations susceptibles d'avoir occupé des établissements dans cette région de France, replaçant ainsi les choses dans un plus juste contexte. L'historien romain Tite-Live nous renseigne qu'Ambibat, roi de la tribu gauloise des Bituriges Cubes installés dans l'actuel Berry, dépêcha ses troupes à la conquête de la plaine du Pô, en Italie du nord. Elles envahirent la région des lacs de Côme et Majeur, où elles rencontrèrent les Lépointiens, découvrant alors l'alphabet lépointique dont des lettres avaient été empruntées à l'étrusque. Suite aux échanges intenses entre ces populations, on constate alors d'étroites relations entre des textes celtiques de la Gaule transalpine (gallo-grecque et gallo-romaine), lépointique et cisalpine (Nord de l'Italie et Sud de la Suisse), ainsi qu'avec les alphabets grec, étrusque et romain, mais

avec de nombreuses variantes en fonctions des différents peuples qui s'approprièrent l'écriture. Il en résulta le transfert en Gaule transalpine de l'alphabet cisalpin de type lépontique, vers le III^e siècle avant notre ère, d'après Hans Hitz, avec l'apparition d'un alphabet primaire, comme vu plus haut.

Serge Soupel, président du CIER, rappelle que suite à un réchauffement climatique entre -300 et +300, les cols des Alpes favorisaient même en hiver les passages entre le pays des Lépointiens, à la même latitude que Glozel, et la France. Il cite en outre l'étonnement du Pr Pierre Bonnaud, un géo-historien de l'université de Clermont-Ferrand, de déceler des ressemblances de formes grammaticales et de vocabulaire entre la langue de l'Auvergne et celle de l'Italie septentrionale, au point d'envisager un courant est-ouest prolongé, le long de ce qu'il nomme « une transversale bourbonnaise » (Soupel, 2000).

Notons encore que la datation par thermoluminescence de deux petits récipients en céramique (des lampes à graisse, selon le Dr Morlet), à Bruxelles, en 2013, pointe également vers cette période du gallo-romain (Gerard, 2013).

Il va sans dire qu'avec la disparition de Hans Hitz, la cause de Glozel perd l'un de ses plus fervents défenseurs. Certes, il savait que l'aventure du déchiffrement d'une écriture inconnue était un terrain parsemé de chausse-trappes ; mais il s'y est engagé de manière systématique, avec clairvoyance, prenant grand soin de tenir compte du contexte, un élément trop souvent négligé par tant d'autres. Il considéra aussi l'isolement du site et de la séquence temporelle qui avait le plus de chance d'être en accord avec l'ancienneté de Glozel, l'autorisant à poser une théorie cohérente pour le développement de l'écriture et de son histoire. Lors du colloque du CIER, en 2013, l'archéologue Jean-Loup Flouest (qui prit part aux fouilles de 1983) avait cependant incité à réexaminer la piste de l'écriture ibérique. Pouvant témoigner que notre ami Hans, fidèle compagnon de route de longue date, a toujours été un homme de dialogue et d'ouverture, nous ne doutons pas que sa curiosité aurait une fois de plus été piquée au vif, qu'il n'aurait pas hésité à reconsidérer toute proposition suffisamment élaborée et, le cas échéant, à se remettre au travail.

Les publications de Hans-Rudolf Hitz

- « L'écriture de Glozel : son déchiffrement – son authenticité », *Revue Archéologique du Centre*, n° 69-70, Vichy, 1979.
- « Signes et symboles numériques dans l'écriture de Glozel – Présentation de documents », *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Vichy et des environs*, n° 94-95, 1979.
- *Als man noch protokeltisch sprach: Versuch einer Entzifferung der Inschriften von Glozel*, Juris Druck + Verlag AG, 1982.
- *Der gallo-lateinische Mond- und Sonnenkalender von Cologny*, Juris, 1991.
- *Les inscriptions de Glozel. Essai de déchiffrement de l'écriture, I. Tablettes de terre cuite*, édité à compte d'auteur, Ettingen, 1997.
- *Les inscriptions de Glozel. Essai de déchiffrement de l'écriture, II. Grands galets (pierres), Pots-à-masques en argile et Os*, édité à compte d'auteur, Ettingen, 1998.
- « Une analyse de l'écriture et du lexique de Glozel », Actes du 2^{ème} Colloque International, Glozel, pp. 41-69, Vichy, 1999.
- « Inscriptions de Glozel sur urnes et vases funéraires – Essai de déchiffrement », Actes du 3^{ème} Colloque International, Glozel, pp. 43-83, Vichy, 2000.
- « Sind die Inschriften von Glozel altkeltisch? », *Sprache & Sprachen*, Nr. 27/28, 3-50, München, 2002.
- *Stellt die archäologische Fundstätte Glozel in Frankreich ein altkeltisches Heiligtum dar?*, édité à compte d'auteur, Ettingen, 2002.
- « Écriture et langue dans les inscriptions de Glozel », Actes du 5^{ème} Colloque International, Glozel, Vichy, 2002.
- « Inscriptions de Glozel sur petits galets, anneaux de schiste, objets de parure et grands galets – Essai de déchiffrement », *ibidem*.
- « Inscriptions de Glozel sur os – Essai de déchiffrement », Actes du 6^{ème} Colloque International, Glozel, Vichy, 2003.
- « Étude comparative des inscriptions de Glozel », *ibidem*.
- « Das Vorkommen von gall. anuan 'Name' in einer Inschrift von Glozel (Frankreich) », *Hist. Sprachforschung* 117, Band, 1. Heft, p.101-104, Vandenhoeck & Ruprecht, 2004.
- *Les inscriptions de Glozel, textes celto-glozelo-étrusques. Essai de déchiffrement de l'écriture*, édité à compte d'auteur, Ettingen, 2005.
- « L'écriture de Glozel, inscriptions de Puyravel sur pierre. Essai de déchiffrement », *Les cahiers Bourbonnais* n° 193, Charroux, 2005.
- *The Glozel inscriptions, celto-glozelo-etruscan texts – Essai of decipherment of the script*, édité à compte d'auteur, Ettingen, 2006.
- « Où habitaient les gens de Glozel ? in : Glozel – Pour le centenaire d'Émile Fradin », Actes du 8^{ème} Colloque International, Glozel, Vichy, 2006.

- *Dictionnaire des inscriptions de Glozel : textes sur petits galets, anneaux de schiste, parure et objets en os, urnes et vases funéraires, tablettes en terre cuite – Les inscriptions de Puyravel : textes sur pierres*, édité à compte d'auteur, Ettingen, 2006.
- « Lassen sich die Inschriften von Glozel in Frankreich unter den altkeltischen Texten einordnen? 4. Deutschsprachiges KeltologenInnen Symposium Linz, 2005. Oesterreichische Akademie der Wissenschaften. Wien, 2007.
- *Der altkeltische Hintergrund der Inschriften von Glozel*, Selbstverlag Ettingen, 2007.
- « Altkeltische Woerter umai 'Kupfer' und chalku 'Kupfererz' in einer Inschrift von Glozel (Frankreich) », *Hist. Sprachforschung*, Band 122: 248-253, Vandenhoeck & Ruprecht, 2009.
- « Das Vorkommen des Buchstabens E in Form von zwei Hasten // in altkeltischen Inschriften », *Sprache & Sprachen* Nr. 40, 3-10, 2010.
- *Altkeltische Namen von Gottheiten, 'Helden' und Personen in Glozel*, édité à compte d'auteur, Ettingen, 2010, ISBN 978-3-033-02423-6.
- *Glozel et le cuivre*, Éditions des Cahiers Bourbonnais, 2010.
- « Ein Beweis für die Echtheit der Inschriften von Glozel », *Sprache & Sprachen* Nr. 41, 50-57, 2010.
- *Die Hintergründe der Inschriften 'Im heiligen Hain von Glozel' nemu Chlausei*, édité à compte d'auteur, Ettingen, 2011, ISBN 978-3-033-03044-2.
- « Lepontisch-etruskische und gallisch-keltische Einflüsse in den Inschriften von Glozel », *Sprache & Sprachen* Nr. 43, 19-32, 2011.
- « Als die Kelten in der Bretagne noch Gallisch sprachen. Eine neue Lesung der gallo-lateinischen Inschrift auf der Stele von Plumergat, Bretagne (Frankreich) », *Sprache & Sprachen* Nr. 45, 17-31, 2013.
- Hans-Rudolf Hitz, Patrick Ferryn, Alice Gerard, Hugh McKerrel : « Une inscription gauloise sur une assiette de Montaignesson (Culture Aisne-et-Marne) montrant une similitude avec l'écriture de Glozel », *Actes du 9^{ème} Colloque International, Glozel, Vichy, 2006* (réédité dans *Kadath* n° 104, 2008, pp. 47-49).

Références bibliographiques

- Crawford, T.D. : « Nouvelles études sur Glozel, suite – Les tablettes inscrites de Glozel », *La Revue Archéologique du Centre de la France*, tome XVI, fasc. 3-4, n° 63-64, 1977.
- Gerard, Alice : *Glozel – les os de la discorde*, Le Temps Présent, 2013.
- Gossart, Jacques : « De Glozel à Glozel : anciennes questions, nouvelles réponses », *Kadath* n° 96, printemps-été 2002.
- Grivel, Joseph : *La préhistoire chahutée – Glozel (1924-1941)*, L'Harmattan, 2003.
- Isserlin, B.S.J. : « Note sur les inscriptions de Glozel », *La Revue Archéologique du Centre de la France*, tome XV, fasc. 1-2, n° 57-58, 1976.
- McKerrell, Hugh : « Glozel – Nouveaux résultats des analyses scientifiques », Actes du 2^{ème} Colloque International, Glozel, Vichy, 1999.
- McKerrell, Hugh, Mejdhal, Vagn, François, Henri, et Portal, Guy : « Thermoluminescence and Glozel », *Antiquity*, Vol. XLVIII, n° 192, décembre 1974.
- Soupel, Serge : « De la persistance des influences linguistiques de l'Italie septentrionale sur les parlers régionaux du Centre de la France », Actes du 3^{ème} Colloque International, Glozel, Vichy, 2000.
- Le site web du musée de Glozel : www.museedeglozel.com

(Je remercie Karin Hitz pour les renseignements qu'elle m'a aimablement communiqués.)

Illustration de première page : galet gravé d'un « renne marchant » et d'inscriptions. (© P. Ferryn)

KADATH ASBL
Avenue des Armures, 91 Bte 8
B-1190 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn